Journal de Roubaix

Cinquante-et-unième année. — N° 170. Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX MARDI 19 JUIN 1906.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, Wattrelos et les Départements limitrophes : Trois mois..... 5 francs. Six mois..... 9 — Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5 ;
A Mouscron..... Chez M. Verdi, boulevard, rue de la Station ;
A Tourcoing..... Chez M. Verdieu, 78, rue Bourdon-Saint-Jacques ;
A Paris et à Bruxelles : Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques.

CHOCOLAT DELESPAUL-HAYEZ
Universellement reconnu le meilleur

LES LEÇONS DE TSOUSHIMA

Il n'est pas exagéré de dire que la lutte entre la Russie et le Japon aura été le signal de toute une révolution dans l'art de la guerre sur mer : il n'est aucune puissance maritime qui, en arrêtant aujourd'hui un programme de construction neuve, ne tienne compte des enseignements de la fameuse bataille de Tsoushima. Or, il est du plus haut intérêt d'étudier de quelle façon et dans quelle limite chacune d'elles entend faire profiter sa propre marine des leçons de la guerre russo-japonaise.

On sait que, en France, ces leçons ont dissipé bien des préjugés, ont confirmé bien des hypothèses, ont précisé des conceptions jusque-là vagues ou contradictoires. C'est grâce à elles que notre nouveau programme naval comprend des cuirassés d'un tonnage considéré auparavant comme excessif et d'une vitesse considérée comme superflue. Quant à la puissance de l'artillerie et à la résistance des blindages, elles ont été fort discutées, et c'est à peine si l'on commence à être d'accord sur le calibre des canons et sur l'épaisseur des cuirasses.

Aussi, est-ce fort à propos que M. l'ingénieur de la marine Ferrand, dont nous avons eu occasion de signaler l'opinion sur les bâtiments de combat dans l'avenir, vient de faire à l'Association technique maritime une nouvelle communication ; celle-ci aidera certainement à fixer les idées ou à rectifier les jugements de ceux qui ont tiré leurs conclusions de la bataille de Tsoushima après un examen superficiel ou en se basant sur des documents incomplets. M. Ferrand, qui s'est, au contraire, livré à un examen très minutieux de tous les documents authentiques dont il a pu s'entourer, n'a pas hésité à déclarer à l'Association technique maritime qu'il y avait eu pas mal d'exagération dans les appréciations du premier moment.

Il faut en rabattre, paraît-il, des duels d'artillerie à grande distance, dans lesquels les Russes auraient été battus précisément à cause de la supériorité de l'artillerie japonaise, dont le tir était efficace à une portée de 8 à 10 milles, tandis que leurs canons avaient une portée bien inférieure. La vérité est que ces grandes distances se sont progressivement réduites jusqu'à trois milles et même à 1.800 et 1.500 mètres. Aussi est-ce l'artillerie moyenne de l'amiral Togo qui a fait le plus de mal à l'escadre de l'amiral Rodjestvensky, non point par sa grande portée ni par le calibre ou par la qualité de ses projectiles, mais par la précision de son tir et par l'abondance de son feu.

Et les proectiles japonais ont fait d'autant plus de ravages qu'ils atteignaient les bâtiments russes dans leurs parties vulnérables, les parties qui auraient dû être invulnérables se trouvant immergées par suite de la surcharge en charbon qui était considérable. M. Ferrand nous apprend que les bateaux russes avaient embarqué du combustible jusque dans les cabines des officiers et dans les salons des amiraux.

Sous l'action d'un feu bien nourri, ces amas de charbon, que rien ne protégeait, se sont embrasés, et les malheureux combattants se sont trouvés dans l'impossibilité d'utiliser les moyens de défense et d'attaque dont ils étaient pourvus, et qu'ils eussent pu mettre en œuvre si leurs navires ne fussent présentés devant les Japonais dans des conditions normales.

Il ne faut donc point se hâter de conclure à l'inefficacité des blindages, ni à l'inutilité de l'artillerie moyenne ; mais il ne faut pas se lasser de répéter que la supériorité dans la guerre sur mer sera toujours du côté de l'adversaire qui se sera préparé et entraîné de longue date et qui n'aura rien laissé à l'imprévu. Il faut aussi conclure à la nécessité de donner un grand rayon d'action au bâtiment de combat, c'est-à-dire de lui donner une capacité de soute suffisante pour qu'il puisse aller se battre au loin sans être obligé de renouveler sans cesse son approvisionnement de combustible ou, chose plus fâcheuse encore, sans être obligé de se transformer en bateau charbonnier au moment d'affronter l'ennemi.

Quant au rôle des torpilleurs à Tsoushima, il a été des plus insignifiants, car ces derniers n'ont fait qu'achever des adversaires déjà mortellement blessés. Une grande partie de ces constatations avaient déjà été faites, ainsi que nos lecteurs peuvent s'en souvenir. Mais il faut savoir gré à M. Ferrand de les avoir complétées et de les avoir appuyées sur des documents irréfutables.

Et pendant ce temps l'Allemagne, elle aussi, met à profit les leçons de Tsoushima et de tous les événements qui ont eu pour théâtre les mers de l'Extrême-Orient. Ce qui l'a le plus frappée, dans cette longue et terrible guerre sur mer, c'est la quantité de vaisseaux, de croiseurs et même de bâtiments neutres qui sont allés au fond de l'eau sans combattre, sans avoir été atteints par les projectiles d'aucun adversaire visible. Il a suffi d'une simple mine sous-marine, soit fixe, soit dérivant au gré des courants, pour détruire en quelques secondes des bâtiments dont aurait peut-être eu difficilement raison toute une escadre.

Or, il y a là un enseignement très précieux, pour cette marine allemande qu'anime un esprit essentiellement pratique ; elle sait très bien qu'elle ne sera jamais en état de lutter en haute mer avec quelque chance de succès contre la marine britannique ; elle sait également que, en quelques semaines, sa flotte commerciale pourra être détruite par un adversaire déjà maître de la mer avant l'ouverture des hostilités.

D'autre part, l'Allemagne ne s'embarrasse point de certains préjugés humanitaires qui font croire les autres peuples au respect de la propriété des neutres en cas de guerre ou au respect des accords internationaux établissant des zones territoriales. Partant de là, elle se résigne très volontiers à une nouvelle guerre navale qu'elle appelle la « guerre de mines ».

Elle ramassera dans ses ports le plus de navires possible pour laisser la mer libre à son adversaire ; seulement, elle couvrira ses côtes de mines sous-marines ; elle en sèmera dans ce que l'on est convenu d'appeler la zône territoriale, et puis elle en sèmera encore partout où elle pourra, dans la mer du Nord et dans la Baltique, et elle les laissera dériver dans toutes les directions, convaincue qu'elles finiront par rencontrer quelque chose et que ce quelque chose elles le détruiront. Tant mieux si c'est un belligérant, tant pis si c'est un neutre ou même un ami.

Voilà ce que nous apprenait l'autre jour un organe allemand, *Ueberall*, qui précisait avec beaucoup de force et de logique la théorie de cette nouvelle guerre navale. Et comme l'Allemagne passe rapidement de la conception à l'exécution, elle a déjà mis à l'eau un bateau porte-mine, elle en fait construire un plus grand et plus perfectionné, un troisième ne tardera pas à être mis sur chantier. On les armera, aussitôt achevées, avec des équipages d'élite, destinés à être instruits et dressés d'une façon spéciale.

Voilà qui mérite de fixer notre attention et, après avoir tiré de la bataille de Tsoushima les leçons qu'elle comporte, nous aurons à tirer d'autres leçons de celles que nous donneront les grandes puissances maritimes qui sauront, elles aussi, mettre à profit les enseignements de la guerre russo-japonaise.

ADV.

BULLETIN

17 juin.

Une élection sénatoriale a eu lieu dans l'Indre. M. Leglos, radical, a été élu.

⁂

Les troubles de Bielostock, en Russie, continuent sans qu'on puisse calmer l'émeute. Jusqu'à présent, le nombre des morts serait de 600.

INFORMATIONS

Une visite de M. Tittoni à M. Fallières

Milan, 17 juin. — On assure que M. Tittoni, ministre des affaires étrangères italien, en retournant à Londres, dans quelques jours, pour prendre congé du roi Edouard, s'arrêtera à Paris et rendra visite à M. Fallières.

Union du Commerce et de l'Industrie

Paris, 17 juin. — C'est aujourd'hui que l'Union fraternelle du Commerce et de l'Industrie a donné à Montmartre sa grande fête annuelle.

Après une messe solennelle, où M. l'abbé Garnier, missionnaire apostolique, a prononcé un discours, un banquet a réuni les membres de la société sous la présidence de M. Léon Harmel.

A une heure a été tenue l'assemblée générale de la société, M. Léon Harmel a prononcé un discours, puis, M. Weber, secrétaire, a donné le résumé des travaux de l'Union fraternelle pendant l'année. M. Maze-Sencier a parlé du repos dominical, M. de Chercq des nouvelles lois intéressant le commerce et l'industrie, M. Trépreau des grèves et Mme de Beauval des œuvres pour la protection de la jeune fille.

Pour les victimes de Courrières

Lisbonne, 17 juin. — Des groupes nombreux d'ouvriers de Lisbonne, accompagnés par la musique des pompiers, ont traversé les rues de Lisbonne en faisant une quête pour les victimes de la catastrophe de Courrières. L'ordre a été parfait.

Les travaux du canal de Panama et les industriels américains

Washington, 17 juin. — La Chambre des représentants a ratifié le vote du Sénat réservant exclusivement aux industriels américains les commandes de tout le matériel nécessaire pour la construction du Panama, sous réserve que le président trouve leur prix raisonnable.

Mésaventures coloniales allemandes

Berlin, 17 juin. — Les dernières nouvelles officielles, encore tenues secrètes sur la rébellion des indigènes en Afrique orientale sont tellement alarmantes qu'on craint l'explosion d'une nouvelle guerre et la nécessité d'y envoyer plusieurs régiments.

ÉLECTION SÉNATORIALE DU 17 JUIN

INDRE

MM. Leglos, ancien député, radical		229
Boussac, conseiller municipal de Châteauroux, radical		181
Docteur Tissier, chef de clinique à la faculté de Paris, radical-socialiste		70
Pailler, conseiller général, radical		57
Dumont, libéral		42
Talichet, conseiller général, radical		22

(Il y a ballottage)

Deuxième tour

MM. Leglos	311 voix	élu
Boussac	288 »	
Dumont	7 »	
Pailler	4 »	

Il s'agissait de remplacer M. Moroux, sénateur, républicain de gauche, décédé.

PROGRAMMES ROUGE ET JAUNE

Les subventions syndicales

Nous lisons dans le *Temps* :

« Il eût été d'autant plus fâcheux de ne pas entendre M. Pierre Biétry, qu'il a dit de bonnes choses, et qu'à tout prendre, son programme social — celui des syndicats jaunes qui le suivent — est autrement précis et « scientifique » que celui de M. Jaurès. Il est, en tout cas, intéressant de voir ces deux programmes s'opposer l'un à l'autre.

» ... M. Pierre Biétry a relevé les trois facteurs de la production moderne : le capital, le talent et le travail. Il a observé que les deux derniers facteurs étaient, dans tous les cas, rémunérés, et que si l'entreprise ne réussit pas, le capital est le seul à supporter tous les risques. D'où il ressort que le capital n'est pas toujours favorisé, comme le prétendent les socialistes. Mais, objecteront ceux-ci, quand l'entreprise est couronnée de succès, le capital s'adjuge la part du lion.

» C'est à ce moment qu'intervient le système de M. Biétry. Il veut que le travail devienne l'associé du capital ; autrement dit, il désire que les actions constitutives d'une société industrielle soient réparties entre les trois facteurs de la production : capital, talent, travail. Ce système s'inspire de l'école fouriériste sans tomber dans l'écueil du phalanstère.

» M. Pierre Biétry préconise en somme l'association. Il n'y a pas d'objection de principe à lui opposer sur ce point, où, tel qu'il l'a présenté, *le programme des jaunes est digne d'attention.*

» Comment pourrait s'opérer cette accession des ouvriers à la propriété ? L'orateur ne l'a pas expliqué, mais il ne pouvait tout dire en un seul discours, et, comme M. Jaurès, il a promis de déposer une proposition de loi.

» Attendons-la avant de discuter plus complètement les idées de M. Biétry et des syndicats jaunes. Mais d'ores et déjà, ces syndicats, par leur programme et par le nombre de leurs adhérents, ont conquis droit de cité dans notre pays, et *nous sont étonnons, avec leur chef, qu'ils soient systématiquement privés des subventions municipales, à Paris et ailleurs.*

» Les subventions doivent être réparties équitablement entre tous les syndicats, quelle que soit leur couleur, ou bien les préfets doivent annuler celles qui ne vont qu'aux syndicats révolutionnaires. Il faut revenir à l'esprit de justice ou accepter le régime de la liberté comme en Angleterre et en Allemagne. »

UN CONGRÈS MUTUALISTE

Un discours de M. Loubet

Montélimar, 17 juin. — Ce matin, à dix heures, MM. Barberet et Mabilleau ont fait, au Théâtre, sous la présidence de l'ancien président Loubet, des conférences sur la mutualité, à l'occasion du congrès mutualiste.

Autour de l'ancien Président de la République, on remarquait sur la scène, MM. Lourties, Maurice Faure, sénateurs ; M. Léon Chabaud, président de la société de prévoyance montilienne ; le colonel et les officiers du 52e de ligne et un grand nombre de mutualistes de la région. Cette séance a été suivie, à midi, d'un banquet de 680 convives, parmi lesquels 60 femmes.

Au dessert, après toute une série de toasts, notamment du préfet et de M. Huguenel, président de l'Union mutualiste de la Drôme, M. Loubet a prononcé un nouveau discours dans lequel, après un toast aux dames mutualistes présentes qui sont, a-t-il dit, une cause d'union et de concorde dans la société, il a constaté l'esprit libéral des sociétés mutuelles où toutes les opinions politiques et religieuses fraternisent. Il espère que le nombre des mutualistes français ne s'arrêtera pas à cinq millions, chiffre actuel.

« J'estime, dit-il, que le redoutable problème des retraites ouvrières ne peut être résolu que par la mutualité. Un exemple : Voyez ici à Montélimar ; nous donnons déjà des retraites assez importantes. Que serait-ce si, au lieu d'avoir commencé assez tard leurs versements, ces personnes avaient débuté comme mutualistes au berceau ? Et la solution, la voilà en tous cas, quelles que soient leurs conceptions politiques, gardez-vous bien de porter une main téméraire sur les associations mutuelles. »

Le banquet fini, les travaux du congrès mutualiste ont repris, au Théâtre, à une heure.

LES ANARCHISTES

Arrestation d'un Italien suspect à Marseille

Marseille, 17 juin. — Les agents de la sûreté ont arrêté un anarchiste italien, considéré comme des plus redoutables, qui se faisait appeler Polestra, dont le vrai nom est Emilio Mariano. Il était disparu de Rome depuis deux mois, on est convaincu qu'il était à Madrid lors de l'attentat contre le roi d'Espagne. Il sera remis au gouvernement italien.

LE REPOS HEBDOMADAIRE

Les garçons coiffeurs de Paris

Paris, 17 juin. — Le calme et tranquille Palais-Royal avait repris, ce matin, une agitation inaccoutumée ; les garçons coiffeurs, en effet, s'étaient réunis au café de la Rotonde afin de fêter par un punch fraternel le premier jour de repos hebdomadaire.

Ils ont constaté qu'à part quelques très rares exceptions, tous les salons de coiffure étaient fermés et ils ont, dans leur ordre du jour, « enregistré cette victoire, que viendra sanctionner la promulgation de la loi votée par le Sénat ».

Ils se sont ensuite engagés à agir avec énergie à l'encontre des récalcitrants, se sont indignés contre un patron qui a refusé de fermer et menacé les délégués de les recevoir dorénavant à coups de fusil ; puis ils se sont séparés pour aller se rendre compte « de visu » des salons qui étaient ouverts et tâcher de débaucher leurs camarades. Mais de nombreux agents gardaient les salons de coiffure, ils ont dispersé les manifestants. Quelques arrestations ont été opérées pour refus de circuler, mais aucune n'a été maintenue.

EN RUSSIE

Les émeutes de Bielostock

Un massacre de juifs. — Scènes d'horreurs. — La complicité de la police

Saint-Pétersbourg, 17 juin. — Un télégramme publié par la *Gazette de la Bourse* dit que la populace de Bielostock a commencé par le pillage des armureries et des marchands de fer. Ainsi armée, elle s'est mise à saccager malgré la présence de nombreuses troupes qui tiraient sur elle. La ville a été aussitôt cernée par les soldats qui ne laissent entrer ni sortir personne. Dans la gare, la populace tirait sur les juifs des wagons et les massacraient. Le commandant de la garnison a réussi à en sauver une dizaine. 200 boutiques et logements ont été saccagés. Plusieurs juifs réfugiés dans la gare ont été jetés par les fenêtres. La famille et les employés d'un pharmacien juif ont été massacrés. Seul est resté vivant un bébé baignant dans le sang de ses parents.

Les troupes et la police n'ont pas empêché le mouvement antijuif.

Le second jour, les pillards ont commencé à incendier les maisons et les boutiques juives.

Le nombre des tués et des blessés dépasse 600.

6.000 juifs sont cachés dans les forêts du voisinage, et le même télégramme prétend que le mouvement antijuif a été préparé par les réactionnaires avec la complicité de la police qui avait menacé de venger sur la population juive l'assassinat du maître de la police Derkatchew.

Vu l'encombrement des hôpitaux, les blessés sont transportés à Brest, Grodno et Varsovie.

Varsovie, 17 juin. — On mande de Biélostock que de nombreux coups de fusil ou de revolver ont encore été entendus pendant toute la nuit dans divers quartiers de cette ville. Le nombre des morts reconnus hier s'élevait à cinquante-cinq, celui des blessés dépasserait cinq cents personnes de tout âge et des deux sexes. Les autorités ont demandé d'urgence des renforts d'artillerie pour mitrailler les révoltés de toutes catégories ; elles réclament aussi l'envoi immédiat de vivres, les boutiques de boulangers, bouchers, épiciers, ayant été pour la plupart saccagées et pillées.

La situation à Saint-Pétersbourg

Saint-Pétersbourg, 17 juin. — L'effervescence croît à Saint-Pétersbourg. Cette nuit ont eu lieu des perquisitions dans les rédactions des journaux socialistes démocrates. L'état d'esprit des employés et des ouvriers de différentes lignes de chemins de fer est très excité. Les boulangers et les pâtissiers ont déclaré aujourd'hui la grève. On s'attend à de graves complications.

Déraillement d'un train. — Nombreuses victimes

Vladivostock, 19 juin. — Un train de voyageurs a déraillé à Progranitschnaia, station du chemin de fer de l'Est chinois. Une centaine de personnes ont été blessées ; il y a plusieurs morts.

ACTUALITÉ

LA FEMME AU LÉZARD

La femme au ressort. — Suggestion et auto-suggestion

Elle est vraiment amusante cette histoire de la « femme au lézard » qui fait en ce moment le tour de la presse, à la grande désolation de M. le chirurgien Richelot, de l'hôpital Cochin. On avait pris toutes les précautions pour qu'elle ne franchît pas les limites de l'hôpital ; on avait même affirmé que l'opération était bien authentique pour des raisons que l'on comprendra du reste, etc... Tout le monde en parle encore aujourd'hui.

On connaît cette histoire. Une femme souffrait de l'estomac, elle va à la consultation de l'hôpital Cochin. « J'ai un lézard dans le ventre, docteur ; il faut me le retirer. — Un lézard dans le ventre ? — Oui. — Vous en êtes certaine, et comment l'avez-vous avalé ? — Je ne sais, mais il y est, il a trente centimètres de long ; il me gêne énormément. Quand j'avale du lait, c'est lui qui le prend et moi je dépéris. Il mange pour moi et moi je souffre et il m'étouffe. Ce n'est pas juste. »

M. Richelot, qui est un psychologue et qui est très bon par-dessus le marché, jugea la situation du premier coup. Un autre que lui aurait sans doute envoyé promener la femme au lézard. Il décida de la guérir par suggestion, puisque c'était une autosuggestionnée. Et il dit comme elle. « Voyez donc, docteur, on sent l'animal respirer ; mettez-là votre main. » Et, en effet, comme chez beaucoup de femmes très nerveuses, on sentait sous le doigt des battements de l'aorte. « Bon, bon, tranquillisez-vous, on vous enlèvera demain votre lézard. »

Et l'éminent chirurgien fit quérir secrètement par un élève, chez un marchand du boulevard Saint-Michel, un beau lézard, bien vivant et bien gras. A l'heure dite, on anesthésia légèrement la malade, on fit semblant de lui ouvrir le ventre, quelques écorchures par ci par là. On appliqua bandage sur bandage. Et quand elle revint à elle ; « le voilà votre pensionnaire, dit victorieusement M. Richelot ; il ne vous gênera plus, » et il lui mit sous les yeux le lézard acheté la veille.

La névropathe le contempla avec un bonheur indéfinissable. Et depuis, elle ne sent plus rien dans son ventre, elle boit du lait, elle mange... elle est sauvée.

Oui, mais les journaux ! M. Richelot veille à ce qu'on ne lui en montre aucun. Il serait vraiment fâcheux qu'après toutes les précautions prises, la pauvre névropathe apprît l'aventure. Elle serait capable de retrouver encore son lézard dans le fond du ventre. L'autosuggestion prend chez certains sujets une puissance extraordinaire et produit souvent des malades imaginaires ; il est vrai que par contre-coup, elle permet de guérir beaucoup de gens nerveux. L'histoire des boulettes de pain purgatives est absolument authentique. On se souvient de l'expérience de Nancy de M. Liégeois. Par suggestion et avec un peu de papier, en guise de vésicatoire, on fit apparaître des phlyctènes sur l'omoplate d'un sujet. Les cas de suggestion ne se comptent plus.

Nous connaissons deux ou trois cas d'autosuggestion analogues au cas de l'hôpital Cochin. Le premier vient d'être mentionné par un journal du matin. Un chirurgien de l'hôpital Boucicaut, M. Demoulin, reçut en 1902 la visite d'une dame habitant Passy qui souffrait atrocement de l'estomac. Elle fit l'aveu que, dans sa jeunesse elle avait avalé un ressort de montre. « Longtemps, je ne souffris pas ; mais, depuis quelques jours, le ressort a dû se détendre. » Elle courut chez son médecin qui se prit à rire. Et pourtant la douleur devenait insupportable. « Docteur, je préfère une opération à ces souffrances inimaginables. » M. Demoulin garda cette fois son sérieux et pensa que sa malade, très nerveuse, obéissait à une autosuggestion. Cependant, les corps étrangers qui pénètrent dans l'estomac ne sont pas rares ; on en a trouvé une fois plus de 120 dans l'estomac d'un forcené et on en fit tout une collection. Pour trancher la question, le chirurgien, par prudence, eut recours aux rayons X. Il n'y avait absolument rien dans l'estomac.

Vous voulez que je vous enlève votre ressort ? Et l'on fit tout comme a fait M. Richelot. On endormit la malade, on pratiqua une incision superficielle ; on recousut les chairs, et, quand elle s'éveilla, on lui montra un petit ressort qu'elle reconnut aussitôt pour celui qu'elle avait avalé par mégarde. Depuis, la femme au ressort se porte bien.

Dans un autre cas, une femme déclarait qu'elle avait laissé glisser dans son estomac un de ces petits œufs en bois qui servent à repriser les bas ; après n'avoir rien ressenti pendant des années, elle commençait à éprouver des douleurs aiguës. On ne rencontra, au toucher, aucun corps dur dans l'estomac. Cette fois, on n'eut recours à aucune opération sanglante apparente ; on hypnotisa la malade et on lui suggéra que l'objet s'était logé dans l'organe de façon qu'elle ne s'aperçevrait plus de sa présence et que, d'ailleurs, il s'en irait à bref délai. On l'endormit trois fois et elle fut guérie. Elle ne sent plus rien.

La suggestion pendant le sommeil hypnotique

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

N° 192

LA POCHARDE..!!

Par JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

L'HOMME DU PRIEURÉ

— Et brusquement, après votre départ, il est retombé malade... Une autre réflexion s'impose également à l'esprit, mon cher Gauthier... Comment se fait-il aussi que, sachant le docteur si cruellement frappé, après la nuit que vous veniez de passer à le chercher en pleine campagne, au lieu de vous établir auprès de lui, vous n'ayez pas eu de plus pressé que de l'abandonner le lendemain même pour aller demander refuge... chez cette Charlotte Lamarche que le docteur fit jadis condamner ?

Gauthier, troublé, dit très bas :

— Monsieur Barillier, vous touchez à l'intimité de mon cœur... Permettez-moi de ne pas répondre à votre question...

— Soit... ainsi bien, ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir... Il se peut que le docteur Marignan, dans un accès de folie, sous l'obsession de certains souvenirs, — qui peut raisonner les actes d'un fou ? — ait mis le feu à Maison-Brûlée... Je tenais à vous mettre en garde contre un état qui peut devenir dangereux... Et je vous demande s'il ne serait pas prudent, pour vous, pour le docteur lui-même, pour tout le monde, de l'envoyer dans une maison où il serait plus étroitement surveillé...

— Peut-être.

— Votre réponse, Gauthier?

— Laissez-moi deux jours encore pour vous la faire connaître.

— Bien volontiers.

Le juge se leva. Gauthier prit congé. Ils se serrèrent la main affectueusement.

Au moment où Gauthier, ouvrant la porte, allait disparaître, le juge tout à coup le saisit par le bras :

— Encore un mot, Gauthier...

— Parlez...

— Il est connu de tous — et moi, qui suis l'ami de votre famille, je l'ai appris dès le premier jour — qu'il s'est élevé une grave querelle entre vous et votre père...

— C'est une erreur.

— C'est la vérité, Gauthier... Inutile de vouloir me donner le change... Lorsque cette querelle a éclaté, et j'en ignore les motifs car Marignan ne m'en a rien dit, avant de quitter votre père, avant que cette séparation fut irrévocable, je me rappelle que vous êtes venu me trouver, ici, au Palais de Justice, dans mon cabinet... Vous étiez extrêmement troublé... aussi troublé, mon cher Gauthier, que vous l'êtes en ce moment... vous aviez à me révéler quelque chose de très grave... Je le devinais... puis vous êtes parti sans rien me dire... Est-ce que vous vous en souvenez?

— Je m'en souviens...

— Et vous rappelez-vous également ce que je vous ai dit?

— Oui. Vous me dites : « Confiez-moi ce qui vous tient au cœur. Je suis votre grand ami... et le vieil ami de votre père... »

— C'est cela, mais vous avez gardé le silence... et lorsque nous nous sommes séparés, j'ai ajouté en voyant votre hésitation... « Comptez sur moi, toujours, si vous avez besoin de mes conseils et de mes expériences... »

— Et je vous serrant la main de nouveau :

— Je ne puis que vous répéter la même phrase... Comptez sur moi... ayez confiance en moi... ouvrez-moi votre cœur !...

Des larmes vinrent aux yeux de Gauthier.

Il appuya un moment sa tête sur l'épaule du magistrat.

— Vous souffrez, mon pauvre enfant?

— Beaucoup, beaucoup...

Gauthier essuya ses yeux.

— Bientôt, oui, bientôt, peut-être...

Et il ne put en dire davantage.

Il s'enfuit pour cacher son trouble, pour ne point être faible.

Le juge murmura :

— Quel secret, quel mystère cache-t-il donc depuis si longtemps?

Il allait bientôt le savoir.

Gauthier s'en retira au Clos des Noyers.

C'était là, entre Charlotte et ses filles, auprès du bon Berthelin, qu'il voulait attendre la décision suprême de son père.

Entre lui et Claire, il ne fut pas dit un mot de leurs amours.

Mais ils n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre et leurs yeux qui se cherchaient et se rencontraient disaient assez toutes les tendresses et aussi toutes les désespoirs de ces deux cœurs.

— Ce n'était pas possible, cet amour-là...

Voilà ce que disaient les yeux de la pauvre Claire.

Et Gauthier disait également :

— Notre amour n'est pas possible...

Ni Berthelin, ni Charlotte ne soupçonnaient son secret.

Et les deux cœurs avaient ainsi, chacune dans le cœur de l'autre, des condoléances à se faire.

Louise ne revoyait plus Urbain.

Celui-ci ne voulait pas se mettre en révolte ouverte contre son père.

Mais les deux jeunes gens s'écrivaient.

Il était convenu, [illegible] mettraient leurs lettres dans le creux d'un vieux chêne tout brûlé, tout noir, qui se trouvait à l'entrée du Clos des Noyers et la route.

Trois fois par semaine, il s'y trouvait une lettre d'Urbain.

Trois fois par semaine, Louise y glissait, en se haussant, un billet.

Urbain écrivait :

— Ne désespérez pas, Louise... mon père est bon.

Mais elle secouait la tête.

— Hélas!... quelque soit notre sort, je vous aime et je n'aimerai jamais que vous...

— Et moi aussi, je vous le jure, Louise, je n'aurai jamais d'autre femme que vous... Ce n'est point là une promesse banale... Et si je vous le dis, c'est que, je le répète, je n'ai pas perdu tout espoir... Lorsque mon père me verra très malheureux, il cédera, Louise, n'en doutez pas, il cédera.

Et Louise se sentait un peu réconfortée.

Gauthier comptait les heures.

Car, déjà, les deux premiers jours s'étaient écoulés, Marignan n'avait point paru, et le dernier jour venait de se lever.

— Ce soir, ce sera fini!...

Ce fut sa réflexion, triste et désabusée, lorsqu'il ouvrit sa fenêtre le matin et lorsqu'il admira le joli paysage automnal qui s'étalait sous ses yeux.

Tous les arbres étaient en or, de toutes les nuances de l'or, les peupliers étaient couverts d'or pâle, les chênes d'or jaune et dans les bois, par-ci par-là, les alisiers jetaient une tache sanglante, pourpre, inattendue. Les prés étaient saupoudrés de gelée blanche, mais le soleil montait et déjà ce sucre de givre fondait lentement, le long des branchettes grêles, des arbres et des arbrisseaux. Le ciel était très pur.

Il eût fait bon de vivre.

— Mon père ne viendra pas...

Voilà ce qu'il disait...

Il souriait profondément, de toute l'amertume de son désespoir et de son regret.

Non qu'il pensât à lui-même...

Certes, une pareille pensée était loin de son cœur...

Berthelin, d'en bas, l'appela joyeusement :

— Allons découpler les bassets dans les bois de Venne et chasser un chevreuil... Nous rentrerons pour déjeuner... Après-midi, si le soleil brille toujours, nous tâcherons de tuer quelques perdrix rouges autour des bois du Tourniquet et du prieuré de Relay.

Gauthier descendit.

Oui, cette suprême journée, il la passerait au grand air, sous le gai soleil, au milieu des ors resplendissants de tous les jolis paysages.

Il la vivrait jusqu'au bout, cette journée, plongé dans la nature.

Il se chausa prit son fusil.

Cinq minutes après, Gauthier et Berthelin se perdaient dans les bois, derrière les chiens en quête, derrière la petite meute aux queues frétillantes, aux nez collés à toutes les feuilles mouillées de givre fondu.

A midi, l'attirail, qui les avait accompagnés, rapportait un broquart sur ses épaules, un peu courbées par l'âge, mais toujours robustes.

Le chevreuil était passé à dix mètres, sous le fusil de Gauthier.

Mais Gauthier, distrait, n'avait rien vu.

La bête était allée se faire rouler par Berthelin, à la croisée de deux chemins.

Après-midi, le temps continuait d'être superbe.

Les bassets étaient au chenil ; on sortit les chiens d'arrêt.

Vers cinq heures, ils rentrèrent.

Et le long du chemin, en regagnant le Clos des Noyers, Gauthier s'était demandé :

— Mon père est-il venu?

Au Clos, il questionna un domestique :

— Rien de nouveau?

— Non, monsieur Gauthier...

— On est allé à Auxy, cette après-midi...

— Vous avez bien...

— [illegible] le courrier [illegible]

(A suivre)